"*Braves gens*", "*gens probes*", voici que vous rejoignent, dans le même sac, "*les croquantes, les croquants*" et "*les gens bien intentionnés*" de "**La chanson pour l'auvergnat**". Tous ces gens là — "quels sales types, les gens!" disait déjà Alphonse Allais — forment l'opinion publique, opinion dont la dent est mauvaise à celui qui a froid, celui qui a faim, celui que rejette la société. Au malheureux, "*L'Auvergnat*" donnera du feu, du pain et un sourire. En récompense, "*quand le croque-mort t'emportera — qu'il te conduise à travers ciel — au père éternel*". Personnage de vitrail ou presque, cet Auvergnat s'annexa quasiment son auteur. On crut longtemps que ce sétois était natif du Cantal ou du Puy-de-Dôme, par osmose sans doute. L'immense succès de cette chanson ne combla pas Brassens. Ce secret, ce discret estimait avoir fait là trop éta-lage de bons sentiments. Avoir tiré sur des cordes sensibles. En ces temps durs comme caillou, nul ne lui tiendra rigueur d'avoir parlé d'amour et de tendresse.

C'est avec une adresse de contrefacteur, en apparence, que Brassens s'est approché du folklore français. On en voit un premier exemple avec les "**Sabots d'Hélène**". Il y en aura d'autres, tout aussi réussis. Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas là de démarquage, mais bien d'un goût profond. Ces chansons nouvelles font corps et âme avec les anciennes. Si ces dernières n'étaient pas connues, l'oreille la plus avertie ne saurait les distinguer d'œuvres comme "*Les sabots*", "*A l'ombre du cœur de ma mie*", etc. Qui a écrit : "*Ne cherche plus longtemps de fontaine - Toi qui a besoin d'eau - Ne cherche plus, aux larmes d'Hélène - Va-t'en remplir ton seau*", l'auteur de "*Auprès de ma blonde*" ou celui de "*Marinette*" ?

"**Marinette**", la scandaleuse Marinette, la voici enfin. C'est à Versailles, en 1955, que son fameux petit mot en trois lettres a éclaté pour la première fois à notre connaissance, sur une scène de music-hall. Trois lettres en toutes lettres. "Oh!" fit la salle. Hypocrite, va! Elle en avait entendu d'autres. Elle fit un triomphe à cette peste de Marinette, à cette petite rosse habile à ridiculiser un garçon qui nous rappelait vaguement quelqu'un. A la réflexion, ce garçon tendre qui arrive toujours trop tard un peu grotesque, un peu tragique, nous rappelait sans équivoque un certain Chaplin plus connu sous le nom de Charlot. "*Quand j'ai couru tout chose au rendez-vous de Marinette - La belle disait : "Je t'adore" à un sale type qui l'embrassait...*" Troublante ressemblance. Ici, la badine et les vastes chaussures rejoignent une paire de moustaches dans le terrain vague des amours déçues...

Autres amours bordées de ronces que celles de "**Une jolie fleur dans une peau de vache**", inspirées, croit-on, des amours d'un ami. Virulentes, vengeresses, insolentes : "*Mais pour l'amour on ne demande pas - aux filles d'avoir inventé la poudre.*" Un Brassens, philosophe autant que poète, ne peut rester couché sur sa rancune. Il pardonne au dernier couplet, mais qu'on y revienne pas! Du moins pas lui.

Deux poèmes, l'un de Victor Hugo, "**La légende de la nonne**", l'autre de Verlaine, "**Colombine**". Brassens sait à peu près par cœur le rôle du truculent Don César de Bazan de "*Ruy Blas*". "*Enfants, voici les bœufs qui passent - Cachez vos rouges tabliers!*" Cette histoire d'une nonne infidèle à ses vœux, vouée à un brigand rugueux, Brassens a dû avoir comme un malin plaisir à la chanter. Par contre, tout est charmes dans "*Colombine*" où, respectant l'indication musicale de Verlaine - *Do, mi, sol, mi, fa* - *Tout ce monde va. Rit, chante* — Brassens ajoute aux charmes du poème comme une "*Fête-galante*" sonore de jeu de guitares et de basse, annoncée, puis achevée par un chant à bouche fermée. "Charmes", oui. Ce titre de Valéry conviendrait à cet enregistrement d'un goût parfait.

L'arbre d' "**Auprès de mon arbre**" n'est pas une simple vue de l'esprit. Il existe. Nos connaissances en la matière étant d'une nullité rarement égalée, nous n'avons jamais su donner un nom à cet arbre, qui a inspiré à Brassens une chanson précieuse, où Brassens nous parle de Brassens. Le sujet n'est pas sans intérêt. Il sera celui, sur d'autres plans, du "Pornographe" et des "Trompettes de la renommée". "Auprès de mon arbre", c'est avant tout "Auprès de Brassens". "*Auprès de mon arbre - Je vivais heureux - J'aurais jamais dû m'éloigner de mon arbre*", pour qui sait entendre, n'est qu'une nouvelle version du "La gloire est le deuil éclatant du bonheur" de Madame de Staël. Pour qui aime Brassens l'aveu est émouvant. Par pudeur, l'auteur l'entoure avec soin de pirouettes, que vient figer à tout coup le petit refrain triste. Le monde fait bien les choses : ces temps derniers, pour parachever le symbole, un immeuble moderne s'est édifié tout contre l'arbre, le privant de soleil. — "Le pauvre, il va mourir", s'est ému Brassens.

Écrasé, à l'ombre de ces quinze étages, l'arbre vit et n'oublie pas de donner ses fleurs à chaque printemps.

De prime abord l'intérêt qu'a porté Brassens au "**Gastibelza**" de Victor Hugo n'est pas très évident. Qu'avait donc ce poème, tout le romantisme flamboyant, pour tenter l'auteur du, par exemple, si sobre "Bonhomme". On ne le comprend qu'aux vers où l'héroïne se vend "*pour un bijou*". Ce détail annonce les "Croquants", où les filles ne sont pas à vendre. Cette Sabine n'a pas la sympathie de Hugo, ni celles de Brassens.

Aux 15^e et 16^e siècles, les poètes s'affrontaient souvent sur de mêmes thèmes qui avaient nom "Bestiaires", "Blasons du corps féminin" ou "Testaments". "**Le testament**" de Brassens comptera parmi les plus beaux. Toutes les "Anthologies de la poésie française" lui ouvriront leurs portes. "*Je serai triste comme un saule - Quand le Dieu qui partout me suit - Me dira, la main sur l'épaule, - "Va-t'en voir là-haut si j'y suis"*", ce n'est plus guère de la chanson, mais autre chose. Et "*Est-il encore debout le chêne - Ou le sapin de mon cercueil?*" Et "*En effeuillant le chrysanthème - Qui est la marguerite des morts*". Tout serait à citer, de A à Z, jusqu'à "*La fosse commune du temps*". "Le Testament" demeurera, sous sa forme chantée, un grand honneur fait à la chanson de notre temps.

Une chorale, en Bourbonnais — elle ne doit pas être la seule — a chanté "**La Prière**" à l'intérieur de l'église. Brassens, musicien de cantique, avec la collaboration de Francis Jammes pour les paroles, voilà qui peut sembler inattendu. Il a toujours prétendu qu'il ne voyait, en Dieu, qu'un sujet poétique. Il a consacré à cela une chanson ("Le Mécréant"). Ici, il paraît surtout s'être attaché à l'immense pitié qui se dégage de l'œuvre de Jammes, pitié pour les pauvres, pitié pour les bêtes, pitié d'un lyrisme que l'auteur de la "Prière pour aller au paradis avec les ânes" veut retenu, tantôt profane, tantôt sacré. La voix de Brassens vibre comme la sébile du "*mendiant retrouvant sa monnaie*".

Les œuvres de second rayon, en littérature, sont, par les uns, considérées comme mineures. Par d'autres, essentielles. "**Le nombril des femmes d'agents**", un peu dédaigné par son auteur lui-même, est-il donc si négligeable ? Il est dans la ligne et le style de ce petit roman ultra-picaresque — et introuvable — de Brassens "La Tour des miracles". C'est une chanson folle, une chanson de jeunesse. Il nous étonnerait que la jeunesse n'ait que des défauts. "Le nombril" est une farce, oui, ou l'irrévérence ne perd pas ses droits : "*Mon père a vu comme je vous vois - Des nombrils de femmes de gendarmes*", etc. La farce aussi fait partie des traditions. Voir tous les auteurs de chansons de la fin du siècle dernier.

Le "croquant" n'est pas seulement un paysan, il est — par extension, nous dit Larousse — un homme de rien. "**Les croquants**" stigmatise durement cet homme de rien, qui est le riche, ce bon riche qui peut tout acheter, tout s'offrir, y compris les pucelles. Brassens leur oppose une sœur spirituelle, Lisa, dont la chair de liberté "*Est pour la bouche du premier venu - Qui a les yeux tendres et les mains nues*". Cette chère Lisa rebelle au compte en banque, Brassens y attache du prix. Elle ne se monnaie pas davantage que le vent dans les blés. Il y a, diront les "saintes bonnes gens", de l'anarchie là-dessous.

René Fallet